

Georges Duhamel en famille

La famille de Georges Duhamel, mort à Valmondois en 1966, vient de faire don à la Bibliothèque nationale de la totalité des manuscrits de l'auteur de La Chronique des Pasquier. Le 11 novembre dernier, Antenne 2, dans une émission sur la guerre de 1914-1918, rappelait son souvenir par des lettres inédites de cette époque à sa femme Blanche. Sa nièce évoque ici sa présence en Val-d'Oise.

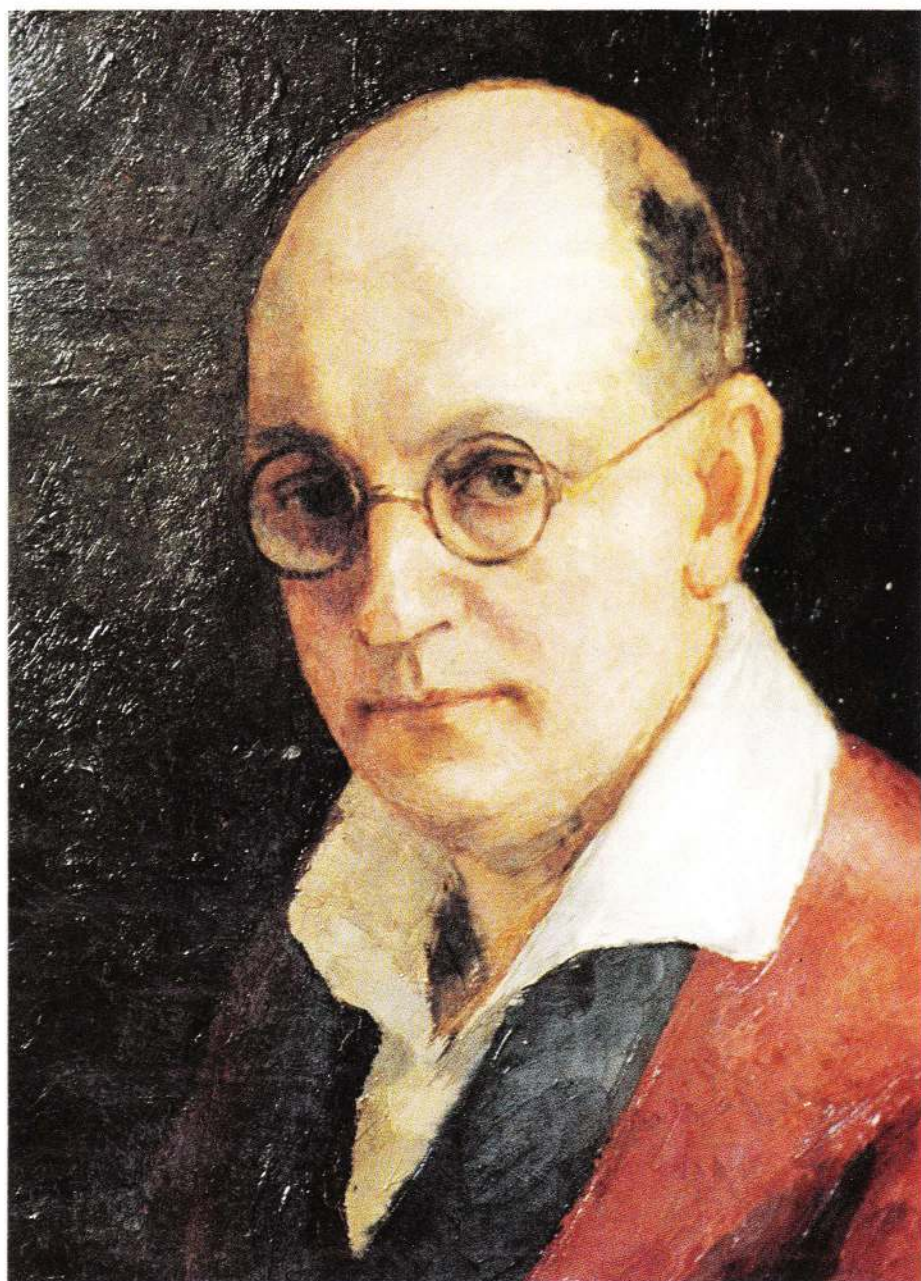
Chaque fois que j'entends parler de l'écrivain Georges Duhamel ou que je lis un article à son sujet, j'ai le sentiment qu'il s'agit d'une autre personne que le Georges Duhamel que j'ai connu, mon oncle et mon parrain.

C'est pourquoi je vais essayer de le faire revivre tel que nous l'avons aimé et admiré, au milieu de sa famille et de ses amis.

J'ai eu la chance de vivre très près de mon oncle et de ma tante. Ma mère était la sœur de Blanche Duhamel; elle avait deux ans de plus qu'elle. Toutes deux avaient été très unies par une enfance et une adolescence difficiles, mais illuminées par l'amour du théâtre. Elles avaient fait les mêmes études et se sont mariées à quelques mois d'intervalle.

Mon père et ma mère avaient une grande confiance en leur beau-frère. J'étais le premier enfant du côté maternel. Mon oncle tint à me mettre au monde lui-même et l'on m'a raconté qu'une fois le travail terminé, il se mit au piano et joua : «Il est né, le divin enfant». Il accepta d'être mon parrain et me tint sur les fonts baptismaux; sans enthousiasme, m'a-t-on dit. Il jugeait qu'un parrain non croyant ne pouvait bien remplir ses devoirs envers sa filleule. Cependant il prit son rôle très au sérieux et fut, tout au long de sa vie, un guide bienveillant mais sévère, comme nous le verrons par la suite.

Mon oncle et ma tante, qui n'ont eu leur premier enfant, Bernard, que quelques années plus tard, s'intéressèrent vivement à mon éducation. Mes



Georges Duhamel en 1925. Huile de Berthold Mahn.

parents ne prenaient pas la plus petite initiative sans les consulter.

Je n'ai qu'un souvenir très confus du départ de Georges Duhamel au front en 1914. Je me souviens seulement que j'allais souvent coucher, pendant la guerre, chez ma tante que j'aimais profondément. L'appartement de la rue Vauquelin me semblait triste et vide, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour me distraire. Je conserve plusieurs lettres affectueuses de mon oncle, datées de Verdun. Il se souciait de mes études, de mes progrès en piano, me racontait que lui, aussi, s'était mis à apprendre le solfège et jouer de la flûte. Il composa même pour moi, à cette époque, une fort jolie fable : « L'abeille, le soldat et le boulet de canon fort ridicule ». La naissance de mon cousin Bernard en 1917 fut une grande joie pour mes parents et pour moi.

« La Maison blanche »

Dès les premières années de leur mariage, les deux ménages dont les ressources étaient modestes, louaient ensemble, chaque été, une petite maison dans la banlieue de Paris. Je me souviens avec quelle anxiété, pendant les étés de la guerre, nous attendions l'arrivée du courrier et le cri de joie de Tante Blanche quand il lui apportait des nouvelles du front. Je me souviens aussi des longues heures qu'elle passait chaque jour à écrire à son mari ; il m'était alors interdit de la déranger.

Après la guerre, la situation de Georges Duhamel s'est rapidement améliorée, avec le succès de ses livres de guerre ; son second fils Jean est né en 1919. Il a alors loué une maison spacieuse avec un joli jardin à Valmondois : « La Maison blanche ». Il a aussitôt décidé de réserver une partie du premier étage pour mes parents qui avaient alors trois enfants et dont la situation financière était difficile. Dans l'autre partie, on installa un dortoir avec les lits des quatre petits, élevés comme des frères et sœurs, sous la garde de la fidèle Anna qui, pendant quarante ans, a veillé à la bonne marche de la maison. Tante et Parrain se sont installés au deuxième étage, un peu à l'écart des bruits de la maison.

Mes souvenirs de la Maison blanche sont très beaux. J'étais alors une petite fille craintive, qui vivait blottie entre



Blanche Albane (1886-1975), nom de théâtre de Blanche Sistoli. Elle épousa Georges en décembre 1909. Elève du Conservatoire, pensionnaire d'André Antoine à l'Odéon, remplaçante de Sarah Bernhardt, elle fit partie du Vieux Colombier dès sa création par Copeau en 1913 et joua avec Roger Karl, Dullin, Jouvet. Après la première guerre mondiale, elle fut aux côtés des Pitoëff, puis elle quitta la scène pour se consacrer à ses enfants et à l'œuvre de son mari.

ses parents. Mon oncle et ma tante m'ont offert une bicyclette qui m'a permis de circuler librement sur les routes de la région qui n'étaient pas encore infestées d'autos. Puis ils ont décidé que je devais apprendre à nager et pour m'y entraîner, ils se sont mis à prendre eux-mêmes des leçons de natation à la plage de L'Isle-Adam. Ils m'y emmenaient deux fois par semaine, les jours de marché. Mon oncle n'avait pas d'auto à cette époque. Nous faisons la route à pied et nous revenions avec des paniers chargés de provisions. Arrivés au sommet de la côte de Parmain, nous faisons une halte... toujours au même endroit et à la même heure et mon oncle procédait alors à une distribution de gâteaux à la noix de coco et de fruits. C'était la récompense de l'effort. A cette même époque, ils m'ont aussi acheté une raquette et se sont même efforcés de jouer au tennis pendant quelque temps pour m'introduire dans un groupe d'amis où je rencontrais des enfants de mon âge.

Je donne tous ces détails pour vous montrer les attentions, l'affection dont j'étais l'objet. Mon oncle et ma tante

disaient souvent que je leur tenais lieu de fille qu'ils auraient aimé avoir (puisqu'ils ont eu eux-mêmes trois garçons). J'ai dans ma bibliothèque plusieurs livres avec la dédicace : « A Jacqueline, la fille de notre cœur » ou une expression équivalente.

Le tortillard de Marines à Valmondois

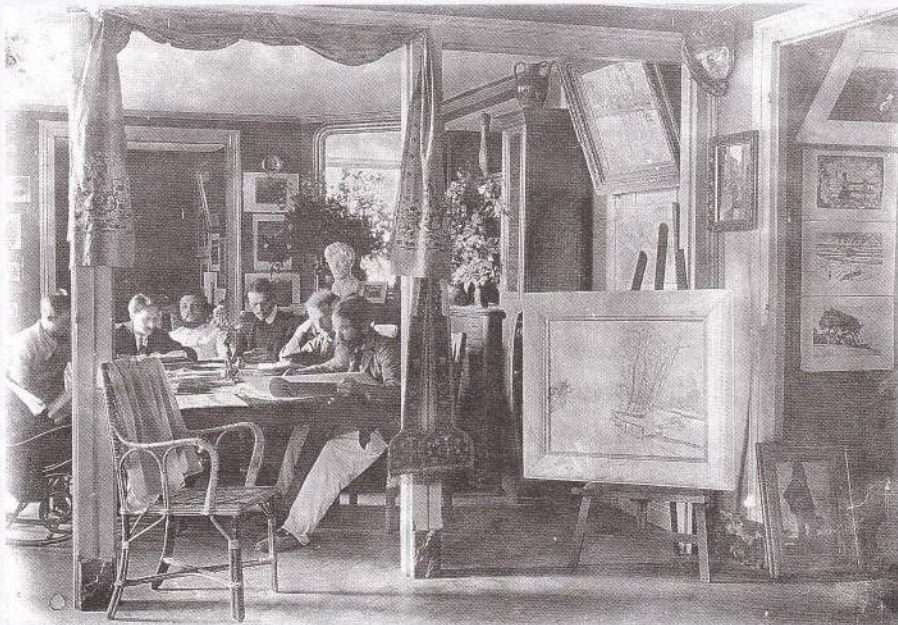
La vie de la maison était réglée sur le petit tortillard qui reliait Marines à Valmondois, et qui passait plusieurs fois par jour tout près de la maison. Il a été, hélas, supprimé après la guerre de 1939 : il devenait inutile avec le règne des autos. Heure de se lever, heure de se mettre au travail, heure de déjeuner, heure de baigner et coucher les petits, le soir, heure de dîner. Georges Duhamel travaillait beaucoup et ne pouvait supporter de perdre du temps, ni de voir ceux qui l'entouraient, en perdre. Il était très strict pour l'exactitude aux repas : « Mes enfants, vous savez avec quelle joie je vous accueille. Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'être à l'heure aux repas. » C'était une phrase que nous entendions souvent.

L'abbaye de Créteil

Dès maintenant je dois parler de l'Abbaye. Plusieurs fois la semaine, nous nous réunissions, le soir, chez l'un ou chez l'autre. Vildrac semblait tourmenté d'un rêve merveilleux, celui d'une sorte d'abbaye de Thélème selon Rabelais. « Nous devrions, disait-il, nous retirer tous ensemble à la campagne et vivre comme des moines, des moines libres et sans autre règle que celle de l'amitié, consacrant une part de notre temps à la poésie, et l'autre à quelque métier manuel qui nous permettrait d'assurer notre vie matérielle. » A force de rêver il nous fit rêver tous. Tant et si bien qu'en 1905 et 1906 notre désir prit une forme suraiguë. De tels désirs finissent

toujours par se réaliser en partie. Nous avions choisi d'exercer le métier d'imprimeur, qui nous convenait à tous. Mais en unissant toutes nos maigres ressources nous avions à peine de quoi déménager. Un camarade survenu soudain parmi nous s'offrit de nous procurer le matériel nécessaire. Dès lors les choses allèrent très vite : la maison fut trouvée, à Créteil, à onze kilomètres de Paris. Une noble mesure abandonnée, au milieu d'un parc sauvage. Et comme tombaient les feuilles de l'année, nous nous y installâmes avec notre matériel tout neuf et un ouvrier qui acceptait de devenir notre maître technicien. Le phalanstère était fondé.

Georges Duhamel



L'atelier de «l'Abbaye de Créteil» (1907). Georges Duhamel, de face, porte la barbe. Au premier plan, à droite, son beau-frère et ami : Charles Vildrac.

Les premières années de la Maison blanche, Parrain allait plusieurs fois par semaine à son laboratoire : il prenait alors à La Naze le petit train jusqu'à Valmondois, et ensuite le «grand train» pour Paris. Le reste du temps il travaillait dans sa chambre, au deuxième étage, avec sa fenêtre ouverte sur la vallée du Sausseron, pour se protéger des bruits de la maisonnée. Tante, à ses côtés, recopiait à la main, de sa belle écriture, tous ses manuscrits (elle n'a adopté la machine à écrire que beaucoup plus tard). Elle

s'échappait parfois pour venir voir les enfants ou surveiller la marche de la maison. Mais sa présence était indispensable à son mari : bientôt la fenêtre qui donnait sur le jardin s'ouvrait, la tête de Parrain apparaissait et nous entendions son appel, de sa voix sourde, aux inflexions autoritaires : « Mon Blan, j'ai besoin de toi ! » Tante lâchait tout alors et remontait en hâte reprendre son poste. C'était une épouse extraordinaire et on parle trop peu du rôle essentiel qu'elle a joué dans l'œuvre de son mari. Pour se con-

sacrer à lui, elle devait peu à peu, par la suite, abandonner sa carrière théâtrale. Elle ne parlait jamais du sacrifice que cela représentait pour elle ; mais dans son journal intime on comprend combien cela lui a coûté.

C'est à cette époque que Georges Duhamel écrivit les premiers *Salavin*, dans cette atmosphère paisible et souriante, après les terribles années de guerre. *Les Plaisirs et les Jeux* reflètent la vie familiale et joyeuse de la Maison blanche.

Vlaminck au violon

La musique tenait déjà une grande place dans notre vie. Quand Georges était fatigué de son travail, il prenait sa flûte, jouait des œuvres de ses musiciens préférés : Bach, Mozart, Gluck. Il n'avait pas beaucoup de technique et manquait de souffle, mais il jouait très juste, avec une mesure rigoureuse et avait un son mince, très émouvant. Il me demandait souvent de l'accompagner, à ma grande joie. Pendant des années nous avons étudié et joué avec amour les magnifiques sonates de Bach pour flûte et piano. Je ne peux les entendre maintenant sans grande émotion. Par la suite, nos amis Geoffroy-Dechaume, cette belle famille d'artistes dont mon oncle s'est inspiré pour dépeindre la famille Baudouin dans *Suzanne et les Jeunes Hommes*, nous ont fait connaître les recueils d'extraits des cantates de Bach avec accompagnement de flûte ou de violon. Quelle joie nous avions à les jouer, à les chanter !

Parrain m'encourageait beaucoup dans mes études de piano ; mais il insistait toujours sur le fait que mes études scolaires étaient les plus importantes pour moi. Il me répétait souvent qu'à moins d'avoir des dons exceptionnels, il est dangereux de s'embarquer dans une carrière artistique sans avoir d'autres moyens de gagner sa vie. Je lui ai toujours été reconnaissante de m'avoir ainsi conseillée.

Albert et Rachel Doyen louèrent plusieurs étés de suite une maison à La Naze. Avec l'admirable musicien qu'était Albert, mon oncle organisa des soirées musicales. Albert tenait le piano et dirigeait le petit groupe qui se composait de Georges à la flûte, de mon père au violoncelle et du peintre Vlaminck au violon. Vlaminck possé-

daît tout près de la Maison blanche une maison au bord du Sausseron; il avait dans sa jeunesse joué du violon dans des brasseries pour gagner sa vie. C'était donc un orchestre très réduit qui s'attaquait avec audace aux grandes œuvres classiques. A cette époque, mon père et mon oncle m'obligèrent à travailler l'alto qui devenait indispensable à leur formation. Cette idée ne m'enthousiasma pas, au début. Il me fallut négliger mon cher piano pour apprendre à grincer sur un violon, puis sur un alto. Cela m'a donné ensuite la possibilité de jouer dans des orchestres et j'en ai tiré de grandes joies.

Bientôt les habitants de la région qui connaissaient Duhamel par ses livres et qui jouaient de divers instruments, offrirent leurs services. Cet orchestre s'agrandit peu à peu et devint même très important. Bernard le dirigea pendant de longues années rue de Liège et il accompagna les chœurs du *Magnificat* et de la *Messe en ré*. Ce fut le début d'amitiés très profondes qui nous unirent et nous unissent encore dans la région de Paris.

C'est pour Albert Doyen que mon oncle composa *Les Voix du vieux monde*, ce beau recueil de poèmes. Au fur et à mesure qu'il composait les poèmes, Albert les mettait en musique. Puis il arrivait à la Maison blanche, se mettait au piano, et nous faisait chanter son œuvre. Sa femme, notre grande amie Rachel, avait une voix de contralto splendide, notre Tante Louise Albane (la sœur aînée de Tante et de maman) une magnifique voix de soprano. Tante Blanche elle-même chantait fort bien. Maman et moi nous faisions ce que nous pouvions pour les seconder.

Le frère de Georges, Victor, avait aussi loué une maison à La Naze. Sa femme Laure était pianiste et mêlait volontiers sa voix aux nôtres. Ils avaient trois garçons du même âge que la petite bande à laquelle ils se joignaient quotidiennement.

La famille Vildrac habitait une maison voisine de la nôtre. J'aimais beaucoup l'oncle Charles qui savait raconter des histoires très amusantes et dont j'avais appris toute jeune les beaux poèmes du *Livre d'amour*. Je me souviens de la fête qu'il organisa dans sa maison pour la 100^e du *Paquebot Tenacity* avec tous les artistes qui



Georges Duhamel parmi les blessés. Volontaire en 1914, versé dans le service de santé en qualité de chirurgien, il servira jusqu'en 1919 dans les hôpitaux de campagne tout proches du front.



Georges Duhamel à Moscou (1927).

jouaient dans la pièce. Ce fut une soirée magnifique!

L'artiste Berthold Mahn, un des amis les plus fidèles de l'Abbaye de Créteil, venait souvent faire des séjours à la Maison blanche. Il faisait des portraits et des dessins de mon oncle et de sa famille, dont nous conservons tous de précieux témoignages. Sa venue était une joie pour nous tous : nous le regardions dessiner avec émerveillement. Il était toujours gai et

amusant; de plus il avait un répertoire de chansons très drôles.

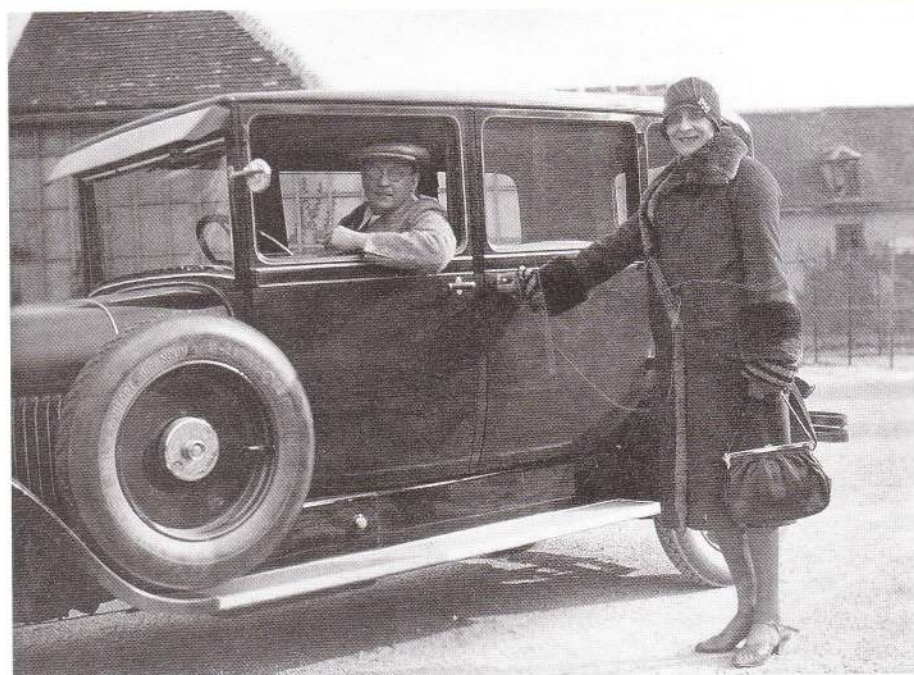
Le professeur Heuyer a fait aussi, avec toute sa famille, de nombreux séjours à La Naze. Ses trois garçons se mêlaient au joyeux groupe des enfants. Il était le dieu protecteur de la famille : dans tous les cas de maladies, d'accidents, ou quelquefois simplement de crainte, il accourait et trouvait la solution immédiate. Il suffisait de le voir pour se sentir rassuré.

Le samedi, le petit train du soir amenait Papa Mil et Maman Ma, les parents de Georges Duhamel. Maman Ma était déjà très grosse et imposante et voyager était une véritable expédition pour elle. Pour monter Maman Ma dans sa chambre le soir, il fallait deux hommes : le fils tirait par devant et le mari poussait par derrière. Nous avons fêté leurs noces d'or à cette époque. Parrain avait composé à cette occasion une jolie chanson que nous chantions tous en chœur... et que nous chantons encore avec mélancolie. Quelle belle fête ce fut !

De cette période de la Maison blanche que je viens d'évoquer, j'ai été la seule des enfants à profiter pleinement. Mes cousins, mon frère, ma sœur étaient alors trop jeunes et Antoine n'était pas encore né.

«La nouvelle maison»

En 1925, au moment de la naissance de son troisième fils, Antoine, mon oncle a acheté à La Naze une maison beaucoup plus grande que la Maison blanche, avec un beau jardin. Il y eut de longues discussions pour lui trouver



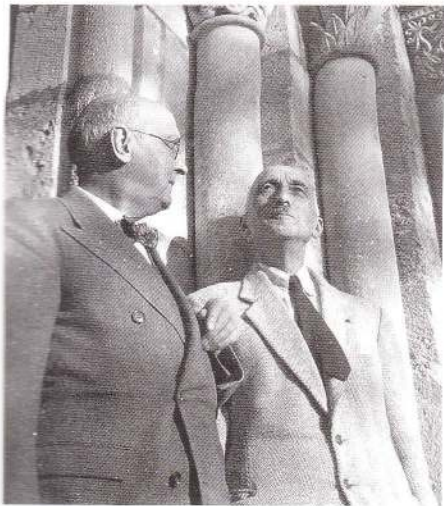
Le premier voyage en auto de Georges et de Blanche en Citroën B 14. Ils rendirent visite à leur ami Roger Martin du Gard, à Bellême (1928).

un nom et en définitive, comme nous l'appelions tous «La Nouvelle Maison», ce nom lui est resté. Ce fut un grand déchirement de quitter la Maison blanche où nous avions vécu de si beaux jours.

Le premier soin de mon oncle a été d'organiser la maison pour que nous, la famille Hueber, nous y soyons installés confortablement. Il savait qu'il n'aurait pas été possible à mes parents de nous envoyer en vacances s'il ne



Sur le paquebot «Ile-de-France», retour d'Amérique (1928). A la suite de ce voyage, Georges Duhamel écrit *Scènes de la vie future* qui remporta un grand succès. L'ouvrage, en raison de la critique très vive portée à la «civilisation américaine», reste d'une étonnante actualité.



Deux Valdoisiens célèbres : G. Duhamel et F. Mauriac (dont la maison était à Vémars).

nous avait pas accueillis. Il nous a donc réservé le rez-de-chaussée et s'est installé au premier étage. C'était une belle chambre spacieuse où se trouvait sa table de travail avec sa bibliothèque et ses dictionnaires à portée de main, puis à côté une table plus petite sur laquelle travaillait Tante Blanche.

Tante et Parrain nous faisaient donc partager leur vie pendant trois ou quatre mois chaque année. Au lieu de trois enfants, il y en avait six dans la maison, à une époque où mon oncle connaissait de grands succès littéraires, où il avait une énorme tâche à accomplir et où il aurait eu besoin de calme et de silence pour se reposer de sa vie trépidante de Paris. Il avait un tel sens de la famille que cela lui semblait naturel. Quant à ma tante, l'idée de jouir de quelque chose dont serait privée sa sœur lui était insupportable.

De 1925 à 1939, nous avons passé des étés merveilleux qui nous ont marqués profondément, mes cousins, mon frère et ma sœur. La vie s'était rapidement transformée. L'électricité a remplacé les lampes à pétrole de la Maison blanche; le chauffage central, les feux de cheminée qui fument. Parrain a acheté une auto. Il a engagé un couple de jardiniers : le jardin s'est rempli de fleurs et nous avons mangé les légumes et les fruits de la propriété. Il s'intéressait beaucoup à son jardin, savait le nom de toutes les plantes qui y poussaient, en faisait le tour plusieurs fois par jour.

Nous allions désormais au marché de L'Isle-Adam en auto. C'était tout un cérémonial, ce marché. Nous y partions très tôt, dans l'espoir de revenir



Avec Colette, de profil.



Avec le général de Gaulle à l'Alliance française (1958). Au premier plan à gauche, Emile Henriot. Derrière Georges Duhamel, Marc Blanpain, aujourd'hui président d'honneur de l'Alliance française.

assez vite pour que la matinée ne fût pas entièrement «perdue». Parrain avait ses commerçants attitrés et savait fort bien acheter. Comme c'était un gourmet, il préparait d'avance le menu de la semaine. Tout en étant très généreux, il détestait le gaspillage et n'achetait rien de superflu. Le choix des fromages était une affaire spécialement délicate. Comme il était déjà très connu, des personnes l'abordaient

pour lui demander un autographe, un service, un rendez-vous. Il répondait aimablement, mais détestait les longs entretiens. Plus il a avancé en âge, plus il a été obsédé par la notion du temps. S'il vous fixait un rendez-vous, il fallait s'y rendre une demi-heure d'avance, car, pour lui, arriver à l'heure fixée était déjà être en retard.

C'était un travailleur acharné, et sa vie était minutieusement réglée.



Georges Duhamel à «la Nouvelle Maison».

Lorsqu'il quittait sa table de travail à une heure inhabituelle, nous savions qu'il était en proie à des difficultés et qu'il ne fallait pas lui parler. Il arpentait alors son jardin, absorbé dans ses pensées.

Il aimait se lever de bonne heure et sentir la maison éveillée et active à l'unisson avec lui. Par contre, le soir, il avait besoin de calme et de silence. Il n'aimait pas que nous sortions après le dîner; il craignait toujours que nous perdions les clés, que nous fermions mal les portes derrière nous, que nous fassions aboyer les chiens. Il se relevait souvent dans la nuit pour s'assurer que les volets étaient bien fermés, les lumières éteintes et qu'aucun robinet ne gouttait. Il disait souvent qu'il était comme le capitaine d'un bateau

qui ne peut fermer l'œil tant qu'il n'en a pas fait le tour.

Malgré son travail absorbant, il supportait le vacarme que font une douzaine de jeunes enfants en vacances. Le piano était placé juste au-dessous de sa table de travail et nous devions y passer à tour de rôle tous les six. Pour moi, c'était un plaisir, car j'étais déjà assez avancée, mais pour les plus jeunes c'était la corvée quotidienne. Il fallait que les mamans arrachent les enfants à leurs jeux et cela déclenchait souvent des larmes. Comme disait mon cousin Bernard qui est depuis de longues années un passionné de musique : «Si j'étais le Bon Dieu, je casserais tous les pianos!» Il arrivait que je fusse interrompue dans mon exécution par mon oncle : «Voilà plusieurs fois

que tu oublies un dièse dans tel passage» ou «Pourquoi joues-tu si vite ce mouvement?» C'était aussi parfois pour me féliciter des progrès que je faisais et m'encourager.

S'il entendait un bruit insolite dans la maison, un objet qu'on laissait tomber, un cri d'enfant, des pleurs, il se précipitait, car il vivait dans l'anxiété de l'accident qui pourrait survenir. Il avait une trousse médicale bien équipée et, à la moindre blessure d'un habitant de la maison, il se précipitait et prodiguait les soins nécessaires.

Nous partions chaque matin, en groupe, nous baigner dans l'Oise qui était encore, à cette époque, une belle rivière aux rives verdoyantes. Si nous nous attardions avec des amis et étions de quelques minutes en retard, nous le trouvions en proie à la plus vive inquiétude : il avait imaginé que nous nous étions noyés, que nous avions été renversés par une auto...

Il se sentait responsable non seulement de sa famille, mais de ses amis et de tous ceux qui habitaient sous son toit. Si une des personnes qui travaillaient à son service tombait malade, elle était aussitôt l'objet de soins attentifs. Georges et Blanche étaient tous deux très soucieux de rendre heureux ceux qui les entouraient; ils ne donnaient des ordres à leur personnel qu'avec la plus grande courtoisie. J'ai vu Tante Blanche sangloter parce qu'une petite servante lui avait fait une réflexion désagréable.

C'était l'heure des repas qui rassemblait toute la tribu. Parrain aimait beaucoup les prendre dans le jardin. Vers 11 heures du matin, il s'interrompait dans son travail pour consulter le ciel et donner ses instructions au sujet de l'emplacement de la table, selon la température ou l'ardeur du soleil. Les repas étaient toujours fort animés. Les enfants, groupés à une extrémité de la table, poursuivaient leur conversation, jamais terminée. De temps en temps, Parrain demandait un peu de silence, en tapant dans ses mains (sa voix ne pouvait dominer le tumulte), pour aborder un sujet sérieux : livres, musique, événement politique, nouvelle intéressant la famille ou les amis. Si nous faisions une faute de syntaxe («j'ai été au boulanger»; «j'irai en bicyclette»), une faute de prononciation («digession» au lieu de «digestion», par exemple), ou que nous

employions mal un mot («j'adore le miel» ou «ce livre est formidable»), il nous reprenait et nous expliquait notre erreur; au besoin il allait chercher son Littré pour nous fournir des exemples. Nous le voyions souvent, au cours des repas, sortir son carnet de sa poche pour y inscrire une réflexion que notre conservation lui avait inspirée.

D'illustres invités

La nourriture était simple mais toujours succulente. Georges aimait les plats familiaux : le pot-au-feu, la soupe aux choux, le tout arrosé d'une bonne bouteille de vin, partagée entre tous les convives. Il ne pouvait supporter qu'on laisse de la nourriture sur son assiette, ou un peu de vin au fond de son verre. Cela provoquait souvent de petits drames.

Les invités, dont les visites étaient plus ou moins appréciées par la

famille, étaient nombreux et illustres : Claudel, le professeur Charles Nicolle, la famille Mauriac, Martin du Gard, le Père Maydiou, la famille Pitoëff, le professeur Heuyer, Juvet, Montherlant. Ils étaient tous accueillis avec cordialité et la plus grande simplicité. Je me souviens d'un déjeuner auquel avait été convié Paul Claudel, alors ambassadeur. Au milieu du repas, une voisine a accouché. Le docteur de la région ne pouvant être atteint, mon oncle a quitté la table et est parti au secours de la dame.

Le meilleur moment pour bavarder avec lui était la promenade du soir. Il aimait beaucoup marcher, en fin de journée, lorsqu'il jugeait que sa tâche quotidienne était accomplie, mais il aimait faire cette marche en compagnie. Ma tante ne pouvait pas toujours le suivre, car de nombreuses tâches l'accaparaient. Les enfants menaient leur vie à eux et étaient rarement dis-

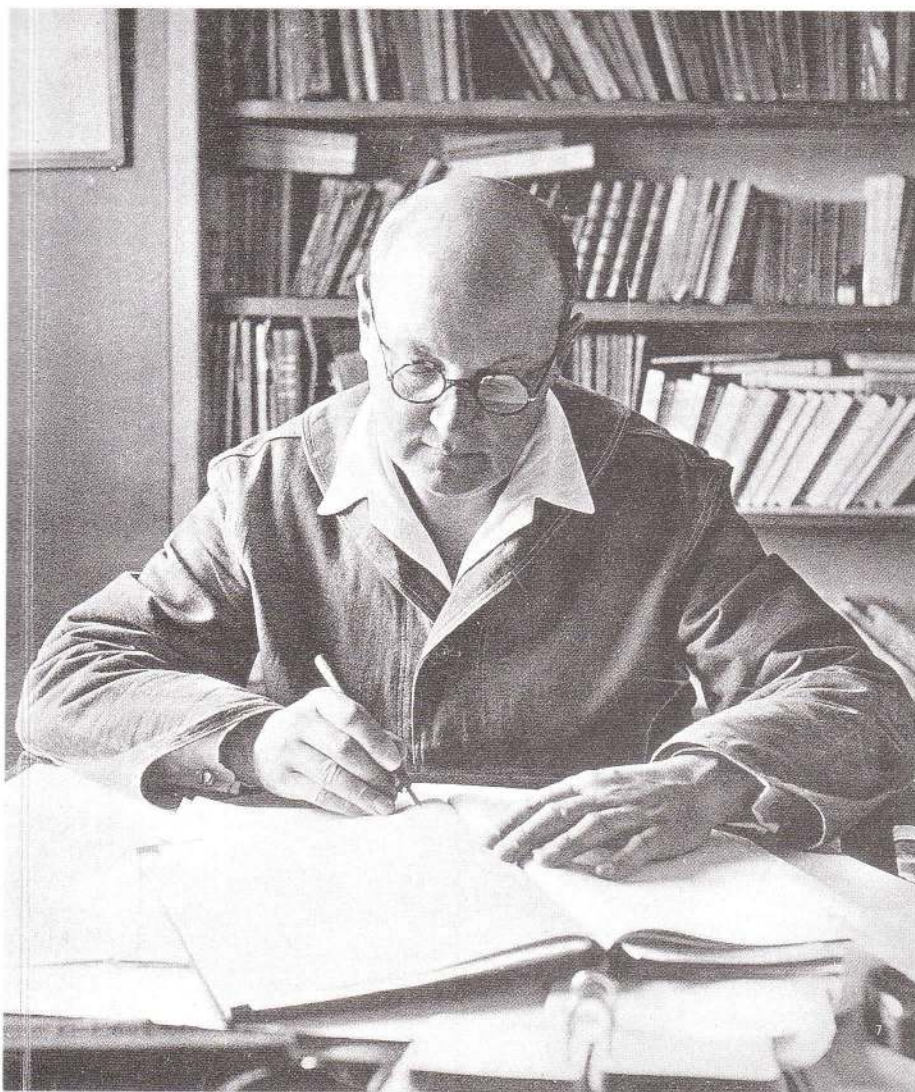
ponibles. Moi, j'étais toujours prête à faire la promenade. Il y en avait de courtes : le tour de Verville; de plus longues : le tour de Nesles-la-Vallée; de beaucoup plus longues jusqu'à Valangoujard. Tantôt nous suivions le cours du Sausseron, tantôt nous montions sur le plateau. Nous parlions alors à bâtons rompus : des livres que nous lisions, de mes études, des fleurs qui poussaient au bord des talus, des arbres qui bordaient la route, des insectes, des oiseaux que nous apercevions autour de nous, de Dieu, de la mort, etc.

Ce qui me flattait le plus, c'était lorsqu'il me parlait de son travail, des difficultés qu'il rencontrait. Je lisais tous ses livres avant même leur parution, en général. Il me demandait souvent, comme un service, de collationner les épreuves avec Tante Blanche, c'est-à-dire de les relire et de vérifier si elles sont bien conformes au manuscrit.

Nous faisons aussi des concours de mémoire; nous apprenions par cœur *Le Bateau ivre* ou *Le Cimetière marin* et nous nous les récitons. Parrain aimait beaucoup poser des colles : «De qui est ce vers? Cette expression?» Il chantait une phrase musicale. «De qui est-ce? Un quatuor de Beethoven? - Bien, mais quel quatuor? En quel ton?» Il avait une mémoire prodigieuse. Il était scandalisé parce qu'aucun de nous ne pouvait réciter un vers latin (et pour cause, nous n'en avions jamais appris en classe). Il nous récitait des passages de *l'Enéide* pour nous éblouir; mais ensuite, je me suis aperçue que c'était toujours le même passage qu'il récitait.

1939

Sa conversation était très brillante, car il avait une grande culture dans tous les domaines et de plus un don d'observation et un sens critique très développés, comme on le constate dans son journal intime. Il était pour nous, malgré sa tendresse, un juge sévère. Rien d'insolite dans notre comportement ou notre langage ne passait inaperçu à ses yeux. Il avait parfois une façon de m'observer derrière ses lunettes, d'un œil moqueur qui me paralysait malgré toute l'affection que j'avais pour lui. Je me souviens de deux circonstances de ma vie où j'ai été l'objet de son courroux. Ce fut lors-



Georges Duhamel dans son cabinet de travail de «la Nouvelle Maison» à La Naze, hameau de Valmondois. Il s'y retirait chaque année, de Pâques à octobre, pour travailler à son œuvre.

que je décidai d'interrompre mes études universitaires, parce que je venais d'obtenir, grâce à lui, un poste à l'Alliance française, que ce travail me passionnait et m'absorbait entièrement; d'autre part il me fallait absolument gagner ma vie. Comme mon oncle avait eu dans sa jeunesse une capacité de travail et des facilités extraordinaires, il ne pouvait comprendre qu'il m'était impossible de mener ces deux activités de front. Une autre fois, au lendemain de Munich, j'arrivai à la Nouvelle Maison, toute heureuse que la guerre ait été évitée, que notre belle vie ne soit pas interrompue brusquement. Il me reprocha sévèrement mon inconscience et me démontra combien mon attitude, qui était celle de la majorité des Français, était stupide.

Je ne peux terminer cette période de notre vie, qui nous a laissé un tel souvenir, à mes cousins, à mon frère, à ma sœur et à moi, sans parler de nos grandes randonnées à bicyclette dans cette région du Val-d'Oise qui est si belle, des piques-niques qui réunissaient une cinquantaine d'amis dans un charmant bois de sapins; de nos séances d'orchestre et de chœurs, des danses, des pièces de théâtre que Tante Blanche faisait jouer aux enfants dans le beau jardin de la Nouvelle Maison, des fêtes, des déguisements, etc.

Georges prenait de moins en moins part à toutes ces manifestations; il était surchargé de travail et d'obligations professionnelles et de plus en plus soucieux de la situation mondiale. Il prévoyait le drame et en était obsédé. Sa santé en était affectée; il perdait peu à peu de sa gaieté et nous le jugions terriblement pessimiste. Hélas! les événements devaient lui donner raison. En 1939, notre belle jeunesse fut brutalement interrompue.

Le lendemain même de la déclaration de guerre, Parrain est venu en auto de Valmondois pour nous chercher à Paris, ma famille et moi. «Je vous donne une demi-heure pour faire vos valises et je reviens vous chercher. Je ne veux pas que vous dormiez cette nuit à Paris. On ne sait ce qui peut arriver.» Nous devions passer plusieurs mois à la Nouvelle Maison.

Ensuite, avec la guerre, tout a été changé. Nous avons continué à nous réunir pour faire de la musique rue de Liège, lorsque c'était possible. La



Georges Duhamel dans son potager, à La Naze (août 1954).

Nouvelle Maison était toujours pour nous un lieu d'accueil et de rencontres. Nous nous sommes mariés les uns après les autres. Une page de notre vie était tournée.

Voilà comment fut Georges Duhamel en famille : un père, un oncle, un ami aussi affectueux et attentif qu'il est possible. La guerre, puis la maladie l'affectèrent profondément, et ceux qui l'ont connu plus tard ont du mal à imaginer l'homme qu'il fut à l'époque dont je viens de parler. Il a été l'objet de jalousies, de rancunes, comme tous ceux qui ont obtenu un grand succès. Il a été parfois jugé sévèrement et injus-

tement par ceux qui l'ont rencontré, alors qu'il était déjà malade et désespéré de la marche du monde.

J'ai essayé de vous le dépeindre avec les qualités de cœur et l'intelligence exceptionnelle que tous ses proches ont pu apprécier et je voudrais que ce soit cette image que vous conserviez de lui.

Jacqueline Charon